

La pérennité du mythe du Nouveau Monde : de Maurice Constantin-Weyer à Bernard Clavel

Manon Pelletier

Numéro 8, 1998

Se comparer pour se désenclaver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004655ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004655ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, M. (1998). La pérennité du mythe du Nouveau Monde : de Maurice Constantin-Weyer à Bernard Clavel. *Francophonies d'Amérique*, (8), 99–111.
<https://doi.org/10.7202/1004655ar>

LA PÉRENNITÉ DU MYTHE DU NOUVEAU MONDE: DE MAURICE CONSTANTIN-WEYER À BERNARD CLAVEL

Manon Pelletier
Université d'Ottawa

On m'a dit la vie au Far West et les Prairies,
Et mon sang a gémi: «Que voilà ma patrie!»
Déclassé du vieux monde, être sans foi ni loi,
Desperado! Là-bas, là-bas, je serai roi!...
Oh! Là-bas, là-bas! M'y scalper de mon cerveau
d'Europe!
Piaffer! Redevenir une vierge antilope [...]¹.

Jules Laforgue, *Rêve du Far West*.

Qui n'a pas souhaité découvrir une terre vierge, un bout du monde inexploré, un paradis terrestre où il serait possible de tout recommencer? Pour plusieurs Européens, le Nouveau Monde, l'Amérique, a représenté et représente encore cette terre promise.

Les écrivains de toutes les époques ont utilisé le mythe du Nouveau Monde afin de créer leurs univers romanesques. Et, ce faisant, ils ont contribué à le réactiver ou encore à le transposer dans un espace bien précis. Parmi eux, deux Français qui ont puisé au Canada une bonne partie de leur inspiration: Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel. Le premier, qui a séjourné au Canada entre 1904 et 1914, a écrit plus de dix récits dont l'action se passe dans l'Ouest canadien et dans le Grand Nord. Pour sa part, Bernard Clavel a découvert la route du Nord au-delà de soixante ans plus tard, vers 1977-1978. Il s'est intéressé plus particulièrement à l'Abitibi-Témiscamingue et au Grand Nord québécois dans lesquels il a situé l'action des quatre romans composant le cycle *Le Royaume du Nord*.

La comparaison des œuvres de ces deux auteurs permet de constater la pérennité du mythe du Nouveau Monde, ainsi que la récurrence de certains procédés visant à combler le désir d'exotisme des lecteurs français. Constantin-Weyer et Clavel entraînent le lecteur dans un monde mythique composé d'un espace immense et vierge que la civilisation n'a pas encore corrompu. Un endroit où vivent des hommes «naturels», les Indiens. En outre, ils multiplient les détails exotiques sur la faune, la flore, l'alimentation, les vêtements, etc. Par conséquent, ils placent leurs personnages dans un environnement qui diffère énormément du paysage quotidien du lecteur. Il s'agit d'un monde

qui a ses propres lois et où la nature, à la fois sublime et cruelle, offre à l'homme une série d'épreuves qui le poussent à se dépasser. Les héros de Constantin-Weyer et de Clavel sont donc des espèces de surhommes, au courage et à la force sans défaillance. En fait, tous les éléments romanesques, personnages, espace, temps, convergent afin de créer un climat de liberté, d'aventure et d'exotisme propre à séduire le public français.

Ce sont ces similitudes qui seront explorées dans la présente étude. Ainsi, les différences entre les œuvres des deux auteurs, au niveau de la voix narrative par exemple, ne seront pas abordées. Deux romans de chaque auteur ont été choisis, soit : *Un homme se penche sur son passé* (1928), qui a valu le prix Goncourt à son auteur, et *Un sourire dans la tempête* (1934). Du côté de Clavel, deux volumes de la série *Le Royaume du Nord* ont été retenus : le premier, *Harricana*, paru en 1983, ainsi qu'*Amarok*, publié en 1987². Le choix de ce dernier s'est imposé en raison de la présence du Grand Nord, qu'on retrouve aussi chez Constantin-Weyer et qui tient une place importante dans la constitution du mythe du Nouveau Monde. Au besoin, des exemples seront puisés dans d'autres romans des auteurs.

À première vue, les espaces géographiques choisis par les deux auteurs diffèrent considérablement. Mais, en fait, des valeurs similaires sont attribuées à tous les espaces, puisque les images mythiques dont usent Constantin-Weyer et Clavel ont été puisées à la même source : la découverte du Nouveau Monde. « Dans l'histoire de l'Occident, la découverte de l'Amérique apparaît en effet comme l'occasion rêvée de favoriser, dans un Moyen Âge qui se meurt dans les convulsions des guerres, de la peste et de la famine, la "renaissance" de l'homme, le "recommencement" de l'aventure humaine³. » Qualifié par certains explorateurs de paradis, par d'autres d'enfer, le nouveau continent a surtout l'immense avantage d'être pratiquement vierge. Il faut se rappeler qu'à cette époque, on croyait fermement que la fin du monde était proche. Christophe Colomb avait dit au prince Jean : « Dieu m'a fait le messager d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, dont il avait parlé dans l'Apocalypse de Saint Jean [...] Et il m'a montré le lieu où le trouver⁴. »

Depuis ce temps, les Français rêvent du Nouveau Monde. En effet, l'Amérique du Nord occupe une place à part dans l'imaginaire des Français, ce qui peut s'expliquer par le fait que « [...] les récits des voyageurs d'Amérique du Nord, les "Relations des Jésuites" et Cartier et Champlain et Rousseau et Chateaubriand [...] ont comblé le vieux besoin d'un monde paradisiaque⁵ ». En plus, certains explorateurs ont quelque peu enjolivé la réalité dans le but d'attirer des colons au Canada. Lescarbot est de ceux-là avec son *Histoire de la Nouvelle France*, publiée en 1609, qui est « un ouvrage de propagande [...] aussi, sans trop farder la vérité, aura-t-il soin de l'accommoder, et laissant de côté toutes les ombres, tracera-t-il du Canada une peinture qui fait pâlir toutes les descriptions du Paradis Terrestre⁶ ».

Puis, au fil des ans, beaucoup d'autres ont écrit sur le Canada et en particulier sur les régions décrites par Constantin-Weyer et Clavel. Ainsi, quelques

auteurs ont abordé l'Ouest et le Grand Nord avant Constantin-Weyer : Louis-Frédéric Rouquette, par exemple, qui a publié en 1921 *Le Grand Silence blanc* ou encore un auteur américain, Fenimore Cooper, qui a écrit sur la prairie [*La Prairie* (1825), *Le Dernier des Mohicans* (1826)]. Mentionnons aussi Jack London, un autre Américain, qui a contribué pour beaucoup à la vision mythique du Grand Nord avec un roman comme *Croc-Blanc* (1907). Pour sa part, l'Abitibi, la région la plus jeune du Québec, demeure peu exploitée par les écrivains. Il y a tout de même Félix-Antoine Savard qui, dans *L'Abatis*, en a tracé un portrait plutôt idyllique dans le but d'y attirer des colons⁷.

Les deux auteurs étudiés font donc partie d'une lignée. Ils puisent dans un matériel qui existe déjà, en le renouvelant et en l'ancrant dans un espace bien particulier.

Il est évident que les quatre romans qui forment le cycle abitibien de Clavel confortent auprès des lecteurs français les mythes tenaces des espaces illimités du pays, de ses froids sibériens et de "ma-cabane-au-Canada". Mais ce sont ces mythes, et le type de vie de nature primitive et sauvage qu'ils présupposent, qui continuent de fasciner les Français⁸.

D'ailleurs, Clavel, quoique déjà connu en France, « s'impose définitivement avec sa fresque *Le Royaume du Nord*⁹ ». Même phénomène pour Constantin-Weyer, qui a accédé à la notoriété grâce à *Un homme se penche sur son passé* et aux autres œuvres dont l'action se situe au Canada.

Le mythe du Nouveau Monde, loin d'être disparu, a traversé les époques et demeure bien vivant aujourd'hui. À preuve, le nombre de touristes français qui visitent le Québec chaque année, au point de constituer la « [...] principale importation de la France (avant le vin)¹⁰ ». Ainsi, en 1995, 366 200 Français sont venus au Québec et ce nombre augmente toujours. « Ils viennent [...] pour les grands espaces et les petits cousins, pour l'Amérique en français et les bons Indiens, pour les grands froids et "l'été indien"¹¹. » Ils paient pour des forfaits qui s'appellent « Danse avec les loups », « L'aventure sauvage » et « Sur les sentiers des chercheurs d'or ».

À la base des succès du tourisme d'aventure et des romans de Constantin-Weyer et de Clavel se trouve l'envie d'un ailleurs.

[...] L'exotisme répond donc à un besoin d'évasion : tous les hommes, à un moment de leur vie, éprouvent le désir confus d'un départ, souvent impossible : retour à une vie primitive ou découverte d'une autre civilisation. Las d'une existence implacablement réglée, ils souhaitent changer de cadre et de condition, connaître un sort meilleur, un destin moins banal. L'exotisme c'est toujours la volonté de découvrir un autre monde¹².

Constantin-Weyer et Clavel ont eu accès à cet autre monde. Afin d'établir solidement leur crédibilité, ils racontent avec beaucoup de verve les expériences qu'ils ont vécues au Canada. Constantin-Weyer a même un peu

exagéré ses exploits qui ont été rapportés par des journalistes français, dont Valéry Larbaud qui décrit ainsi l'auteur :

Enter Maurice Constantin-Weyer, [...]. Ce sont les hivers du Manitoba qui ont tanné ces joues et les vents du cercle polaire qui ont fixé cette teinte de feuille d'érable à l'automne sur le grain de peau [...]. Il s'assied lentement avec un plaisir plus ou moins visible selon la qualité du fauteuil qu'il est capable mieux que nous d'apprécier, parce qu'il a passé beaucoup d'années aux déserts et dans les solitudes, et qu'il s'est plus souvent assis sur la terre ou sur le roc que sur une chaise [...]¹³.

Il a donc créé son propre mythe : celui « [...] de l'aventurier inlassable qui a roulé sa bosse du Mexique au Cercle polaire¹⁴ ». Le Canada constitue d'ailleurs à ses yeux le véritable pays de l'épopée. Quant à Clavel, quoique moins légendaire que son prédécesseur, il décrit avec abondance et emphase ses séjours en Abitibi, parlant à son tour de l'épopée des défricheurs :

Le Témiscamingue, l'Abitibi, le fleuve¹⁵ Harricana... J'ai fait je ne sais combien de périple, j'ai marché, roulé, volé durant des heures et des heures. Sans voir âme qui vive. [...] Où que j'aille désormais je retrouverai, en face de moi, le visage marqué par la fatigue et le regard noyé d'émotion de Florida Cailler, [...] le souvenir de l'honorable Garon Pratte me parlant des années encore proches où le couteau faisait souvent la loi, sur les sentiers de bois [...]¹⁶.

Du coup, les auteurs, en plus de garantir la véracité de leurs récits, deviennent partie intégrante de l'exotisme.

Puis, tout au long du roman, plusieurs procédés permettent de créer un cadre exotique. Tout d'abord, les auteurs ancrent leurs récits dans la réalité, c'est-à-dire dans l'espace et l'époque qu'ils ont choisis. Pour ce faire, ils utilisent de véritables toponymes, ils multiplient les détails relatifs aux activités quotidiennes des personnages et ils font appel à un vocabulaire empreint d'oralité. « Grâce au mot précis, au mot de métier, à la description détaillée du geste concret du colon qui construit son "campe", du mineur qui s'enfonce dans l'étroite galerie sous terre ou du trappeur qui conduit à un train d'enfer son attelage de chiens, le texte donne vie et vraisemblance à ce monde qu'il fait naître¹⁷. » Les personnages de Constantin-Weyer se déplacent de la « Coulée des Sioux » (HPSP, p. 30) aux « Barren Lands » (HPSP, p. 99), tandis que ceux de Clavel vont du « Témiscamingue » (HAR, p. 31) au « Poste de la baleine » (AMA, p. 250). Puis, il est question de voyages en « raquettes » (HPSP, p. 97), de chasse à l'oiseau sauvage (SOU, p. 38) ou encore de différents métiers relatifs à la forêt : « Forestiers, bûcherons, scieurs, équarrisseurs, pontonniers ou charpentiers [...] » (HAR, p. 237). Les personnages mangent de « l'ataca » (SOU, p. 38), du « pemmican » (HPSP, p. 124), des « fèves aux lards » (HAR, p. 17) et boivent de « l'alcool de bleuets » (AMA, p. 130). Ils s'habillent avec de la « peau d'ours » (HAR, p. 88) ou encore avec des « vêtements en peau de phoque, doublés de ventre de cygne [...] » (SOU, p. 183)¹⁸.

Parfois, toujours dans le but d'ancre le récit dans le réel et d'en assurer l'exotisme, les auteurs insèrent dans l'histoire des chansons ou des légendes,

comme la chanson du chercheur d'or (SOU, p. 169) et la légende du fleuve Abitibi (HAR, p. 122). De plus, afin de rendre encore plus la réalité des personnages, ils utilisent des mots issus de dialectes locaux. Ce procédé est plus marqué chez Constantin-Weyer, mais Clavel y a aussi recours. Le premier rédige des passages complets en patois comme: «Et Sâpré Moses! ar'garde ben! J'vas les faire passer que l'déable» (HPSP, p. 23). Clavel, lui, va plutôt utiliser des termes isolés tels que: «cookerie» (HAR, p. 139) ou «pancakes» (HAR, p. 140).

Pour créer l'effet de dépaysement, l'immensité du territoire est mise à profit. En effet, les grands espaces du Canada sont un objet de fascination depuis l'époque des découvertes. Il n'est pas inutile de rappeler que le Canada a une superficie de 9 975 000 km² comparativement à 549 000 km² pour la France. De plus, la densité de population était, en 1995, de 3 hab./km² au Canada contre 106,9 hab./km² en France. Par conséquent, il est dans la nature des choses que les Français soient séduits par les univers immenses décrits par Constantin-Weyer et Clavel, et répartis en trois aires principales: la prairie, la forêt et le Grand Nord. De fait, le substantif *immensité* revient à de nombreuses occasions. «Dès octobre, la neige s'étendit à perte de vue. Sur cette immensité, le vent courut» (SOU, p. 165). «Au nord du Témiscamingue, l'immensité du plateau s'incline [...]. Certains lacs sont pareils à des mers [...]» (HAR, p. 11). Cet élément est si important pour les protagonistes, qu'il surpasse pour certains l'amour d'une femme: «À chaque retour des expéditions, les rameurs rencontrent des filles. Ils les prennent. Ils les couvrent de cadeaux puis ils les laissent pour repartir. Pas une qui vaille la première qui les a séduits: l'immensité» (HAR, p. 64).

En fait, l'immensité attire parce qu'elle connote un espace vierge, sans entraves, où il est possible de vivre en toute liberté et où la civilisation n'a pas encore laissé sa marque. D'ailleurs, pour Monge, le héros d'*Un homme se penche sur son passé*, la prairie meurt à l'arrivée des colons qui posent des clôtures. Heureusement pour lui, la forêt et le Grand Nord prendront la relève: «La Prairie était morte en moi, mais la Forêt y naquit! La concession que j'avais choisie s'adossait à l'immensité bleue et bistre de bois quasi inviolés» (HPSP, p. 68). Les romans de Clavel présentent aussi un espace intact puisqu'ils racontent l'histoire de la colonisation d'une région: «[...] personne encore n'était venu bûcher sur cette terre et ce sentiment d'être les premiers leur donnait une force terrible» (HAR, p. 131). La virginité de l'espace est intimement liée à l'espoir d'une vie meilleure. Ainsi, la première partie d'*Harricana* s'intitule *Le Voyage d'espérance*. «[...] qu'il soit imaginé ou vécu, le sentiment exotique s'associe toujours à un rêve de bonheur. Il aboutit à la création ou à la découverte d'une contrée, de conditions d'existence, de rapports humains qui donnent au moins l'illusion d'un paradis retrouvé¹⁹.» Tout est possible dans cet univers.

L'immensité s'accommode mal des espaces clos et étroits. C'est pourquoi l'action des romans se déroule la plupart du temps à l'extérieur, dans un

espace ouvert qui évoque la liberté. Les héros aiment dormir dehors, au bivouac ou à la belle étoile. D'ailleurs, chez Constantin-Weyer, la maison n'est pas un endroit très bénéfique. « L'espace clos, étouffant, oppressant de la maison le sépare de l'espace ouvert, l'empêche de vivre pleinement comme il le souhaite²⁰. » Par conséquent, l'espace intérieur est négligé, comme chez Jean Lengrand : « [...] le reste de l'ameublement consistait principalement en caisses qui servaient à la fois d'armoires, de sièges, ou, à l'occasion, de tables supplémentaires » (SOU, p. 42). On retrouve sensiblement la même image dans *Harricana* : « Assis sur une vieille caisse branlante, le dos plaqué au mur de planches rêches [...] » (HAR, p. 12). Plus loin, Clavel ajoute : « Dans leurs maisons chaudes qui les isolaient des vérités profondes, [...] les humains dormaient » (HAR, p. 87). L'espace extérieur est donc en tout temps valorisé. C'est le lieu de la véritable aventure et même, le lieu de la vie.

Impossible d'étudier l'espace dans les romans de Constantin-Weyer et de Clavel sans parler de la nature qui y joue un rôle capital pour renforcer l'impression d'exotisme, qu'il s'agisse de la faune, de la flore, des saisons ou des phénomènes naturels. « Paysages, faune, hommes, détails de mœurs, la fonction première de l'exotisme est, nous semble-t-il, de "donner à voir". Il s'ensuit que les écrivains exotiques ne peuvent jamais éluder la description²¹. » Par ce procédé, ils dépeignent la dualité de la nature ainsi que sa démesure. Elle s'avère à la fois extrêmement belle et incroyablement cruelle. De nombreux détails sont donnés afin que le lecteur soit vraiment transporté dans l'univers du roman. De fait, plusieurs techniques, dont la métaphore et l'énumération, sont utilisées pour décrire la nature. Ainsi, afin de bien montrer la valeur accordée à la nature, pour la magnifier, les auteurs font appel à des métaphores inspirées par les métaux. L'or, en particulier, revient fréquemment dans les récits. « L'août canadien, c'est le mois où commence la richesse de la terre. Or sur or, les blés ondulent. Oui ! mer liquide, mais mer d'or. L'or blond et l'or fauve mêlent leurs vagues » (HPSP, p. 76). Le procédé est repris par Clavel : « [...] une ample nuit claire avait hissé sa toile rivetée d'or » (HAR, p. 91) ou encore : « La neige en poussière d'or [...] » (AMA, p. 169).

Les deux auteurs ont aussi recours à l'énumération, qui permet de bien rendre la vitalité des espaces. Les lieux sont tout d'abord peuplés d'animaux divers : « [...] la rencontre grave d'une gélinotte, avec sa queue en éventail, ou la traversée affairée d'une hermine assoiffée de sang, ou la vision fugitive d'un chevreuil effarouché, ou l'envol d'un geai bleu, ou le son d'un pivert [...] » (HPSP, p. 153). Aussi, ils regorgent d'arbres de toutes sortes : « Les épinettes, les thuyas, les sapins baumiers et les mélèzes [...] » (AMA, p. 210).

Non seulement la nature est-elle omniprésente dans les romans de Constantin-Weyer et de Clavel, mais par le biais de la personnification, les auteurs en font un personnage à part entière qui tient un rôle actif dans l'élaboration du récit. De fait, elle joue un rôle crucial. C'est l'hiver rigoureux qui

entraîne la mort de Paul Durand dans *Un homme se penche sur son passé* et c'est à cause de la terrible sécheresse qu'un incendie a détruit la magasin des Robillard dans *Harricana*. Ce procédé contribue de plus à faire ressortir la force et la puissance de la nature. Plusieurs éléments naturels sont ainsi personnifiés. Le vent, par exemple, accomplit diverses actions habituellement réservées aux humains, autant chez Constantin-Weyer que chez Clavel: «Déjà le vent travaillait comme un ouvrier accroupi à râper la neige...» (HPSP, p. 110), «[...] le vent menait des travaux d'hommes. Il piétinait. Il remuait des planches, écrasait des fagots, arrachait des clous rouillés, chassait à coups de fouet des bêtes inconnues [...]» (HAR, p. 187).

Comme le démontrent les exemples précédents, l'espace de la nature n'est pas qu'idyllique, contrairement à la présentation qu'en donnent Lescarbot et Félix-Antoine Savard. La nature y est un lieu de délices, mais aussi un lieu d'épreuves. Les difficultés y sont nombreuses: moustiques et animaux affamés, chaleur torride et écrasante et, surtout, un vent et un froid redoutables. «La grande soufflerie du nord fit voler une poudre impalpable, dure, comme de la limaille d'acier. Il arrivait avec une vitesse terrifiante. Il y a des tempêtes qui font cent trente kilomètres à l'heure. On dirait qu'elles soulèvent avec elles le tapis de l'horizon. [...] En un instant on est enveloppé, aveuglé» (SOU, p. 165). «L'hiver abitibien est l'un des plus féroces du monde. L'Hudsonie tout entière lui insuffle sa force sauvage» (HAR, p. 154). Le pays est si dur qu'il peut tuer: «C'est le pays qui va te tuer. C'est le Nord qui va te fusiller!» (AMA, p. 239). Les auteurs n'hésitent pas à démontrer la rigueur de la vie et à multiplier les détails scabreux qui vont capter l'attention du lecteur. «Je bus le sang qui lui coulait, mêlé de poils, de débris d'os, à l'endroit où la balle était ressortie par la nuque. Puis je mangeai de la neige imbibée de sang. Ensuite, je l'éventrai, et je mordis à même le foie chaud» (HPSP, p. 128). Du côté de Clavel, rien d'aussi cru, mais les personnages sont quand même placés dans des situations extrêmes. Ainsi, un Sibérien meurt gelé et ses compagnons l'enterrent debout (HAR, p. 236). Quant au chien, Amarok, il tire sur sa chaîne «à se déchirer les oreilles» (AMA, p. 252). Enfin, Clavel reprend l'idée du cercueil de glace déjà évoqué lors de la mort de Paul Durand (HPSP, p. 122). Le petit Georges doit lui aussi être conservé au froid, mais cette fois-ci, dans le grenier de la maison (HAR, p. 182).

Il est par ailleurs intéressant de noter la récurrence de mots qui se rattachent au champ sémantique de la violence. C'est ainsi que l'aube est «déchirée par le soleil!» (HPSP, p. 78), que les brouillards de la baie d'Hudson «[...] vous mordent les mains, jusqu'aux os. [...], vous brisent les phalanges» (HPSP, p. 236), et que «[...] le vent vous scie le visage» (HAR, p. 103). Les deux romanciers ont parfois recours aux mêmes vocables pour exprimer l'antagonisme, l'agressivité. Ainsi, le mot «griffe» qui est associé à plusieurs reprises à la nature. Chez Constantin-Weyer, la nature devient un «monstre aux griffes rougies de sang!» (HPSP, p. 78) alors que, chez Clavel, c'est le gel qui serre «ses griffes» (HAR, p. 154) et la tempête qui «griffe le sol» (AMA, p. 261). Dans le même esprit, plusieurs expressions rappellent la guerre: «[...] le

lourd boulet du froid» (HPSP, p. 105), «[...] l'incessante canonnade de gel» (HPSP, p. 226), «Entre les phénomènes du gel et du regel qui engendrent une musique de champ de bataille [...]» (SOU, p. 187), «À soixante degrés sous zéro, on entendait les arbres éclater [...] comme des coups de fusil» (HAR, p. 154).

La mort guette sans cesse les personnages. Pour Constantin-Weyer, comme pour Clavel, la mort côtoie constamment la vie. «Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie» (HPSP, p. 85), «Le cycle avait l'âge de la vie, il la perpétuait en tuant. Une hirondelle sur deux parmi celles qui volaient n'atteindrait pas le terme du voyage, mais sans ce départ, toutes seraient mortes» (HAR, p. 86). Ce combat perpétuel pousse l'homme à se révéler, à se dépasser.

L'aventure dans les grands espaces sauvages, l'affrontement permanent du danger permet à l'homme de donner toute sa mesure, de révéler le meilleur (ou le pire) de lui-même, de transgresser même les frontières de la civilisation, en fuyant son emprise rassurante mais répressive. Quelle exaltation pour l'homme moderne, limité dans son espace quotidien et ses espoirs, écrasé par le poids des convenances et des contraintes²²!

Les personnages, placés dans de telles conditions, se doivent d'être plus grands que nature. En effet, seuls des surhommes peuvent survivre dans des lieux pareils. «Pour mieux mettre en valeur Monge, il [Constantin-Weyer] plante le décor à l'intérieur duquel Monge se meut, un décor inhumain pour un personnage qui doit se montrer surhumain s'il veut survivre²³.» Il y a donc cette idée d'adéquation entre le pays et l'homme. «Ce sont les terres qui façonnent les hommes. [...] Celles du nord ont taillé les coureurs des bois dans la carcasse des émigrés à grands coups d'air glacial et de soleil brûlant» (HAR, p. 61). Monge, Lengrand et Raoul font tous les trois partie d'une race d'hommes supérieurs. «Seuls les costauds, les tenaces, les acharnés, ceux qui ne craignent ni le froid, ni le vent, ni la peine peuvent tenir» (HAR, p. 63). Confrontés aux pires situations, ils demeurent inébranlables. L'action est leur mot d'ordre, et la liberté leur bien le plus précieux. Par conséquent, l'accent sera mis sur la force physique des héros. Monge est musclé et infatigable: «[...] nous avons franchi à cheval depuis six semaines, des centaines de milles, dédaigneux de la fatigue, dédaigneux de la faim, dédaigneux de la soif, dédaigneux du vent, de la foudre et de l'orage» (HPSP, p. 36). Raoul aussi est musclé. Même à 61 ans, dans *Amarok*, il demeure le plus fort: «Sur son large dos, les muscles roulent» (AMA, p. 15). Son chien *Amarok*, qui représente en quelque sorte son *alter ego*, s'avère supérieur à tous les autres chiens. Il comprend quatre langues: «[...] celle des chiens, l'esquimo, l'anglais et le français» (AMA, p. 81).

Leur résistance est connue de tous. On fait appel à eux dans les moments difficiles. Ainsi, Lengrand veille sur Ragnar comme Raoul sur la famille Robillard. Dans les deux cas, les maris ne peuvent pas jouer ce rôle, car ils ne

possèdent pas les qualités requises. Ils sont à ranger du côté des faibles. D'ailleurs, Mercier mourra à la fin du roman, tout comme Paul Durand, incapable de résister aux affres de l'hiver. Alban survit, mais il est cloué dans un fauteuil roulant. Spenlow et Raoul mourront aussi ; dans leur cas, cependant, il s'agit d'une preuve ultime de courage. Spenlow s'en va mourir de froid, seul, parce qu'il n'a plus assez d'énergie pour continuer et qu'il pourrait mettre en péril la vie de ses compagnons. « Il avait calculé sa direction afin que nous ne risquions pas d'aller dans son cadavre. Et, pour un homme à bout de forces et d'espérance, cette trace était très droite. Décidément, Spenlow était parti comme un gentleman » (SOU, p. 220). Même chose pour Raoul qui se laisse mourir de froid à la fin d'*Amarok*, puisqu'il considère qu'il n'a pas bien protégé Ti-Max.

Fait intéressant, les plus faibles sont, la plupart du temps, les plus sédentaires. Si Paul Durand accompagne Monge dans le Nord, c'est d'abord pour gagner de l'argent, ce qui lui permettra d'épouser Magd et de s'établir. Pour sa part, Alban rêve de cultiver la terre, contrairement aux héros qui sont avant tout des aventuriers, des nomades, bref, des hommes d'action qui, en menant une vie extrêmement différente du lecteur moyen, sont plus susceptibles de le faire rêver. Pour les protagonistes de Constantin-Weyer et de Clavel « [l']action est la plus haute poésie » (SOU, p. 44). Les quatre romans retenus se rattachent d'ailleurs à la catégorie du roman d'aventures dans lequel l'action prime. Par ailleurs, la psychologie des personnages n'est pas très élaborée. Ils constituent plutôt des types : « [...] les personnages se caractérisent massivement par un trait majeur [...] et par un type de comportement auquel, une fois exhibé, ils ne dérogeront plus²⁴. » Le nomade peut être chercheur d'or, coureur des bois ou cow-boy. Il s'agit d'une même figure archétypale, qui peut même être rattachée à la figure mythique du chevalier.

Avec les révolutions américaine et française, le grand principe de l'égalité des hommes va s'imposer partout, transformant les mentalités. L'idéal romanesque du western vient à point nommé se substituer à un mythe par trop élitiste. La dignité et la liberté du cavalier sont désormais à la portée de l'imaginaire de chacun, hors de toute distinction de caste ou de rang social. Un personnage du Nouveau Monde, le cow-boy, se greffe ainsi sur un mythe ancien et s'apprête à fasciner la terre entière²⁵.

Le nomade peut aussi être rapproché du personnage de l'Indien, figure quasi indispensable dans un roman destiné aux Français, qui demeurent toujours fascinés par cet homme « naturel ». D'ailleurs, les héros connaissent les Amérindiens et parlent leurs langues (chippewa, cri, algonquin). Plusieurs peuples autochtones sont dépeints dans les romans de Constantin-Weyer. Des Métis seront même les personnages principaux de *Vers l'Ouest* (1921) et de *La Bourrasque* (1925). Toutefois, très souvent, l'auteur, avec son habituelle condescendance, en trace un portrait peu reluisant. Chez Clavel, signe des temps, les Indiens sont presque toujours décrits de façon positive. Ils sont les amis de Raoul. Ainsi, ce dernier, qui connaît bien leurs mœurs et leur langue

explique à Stéphane: «Quand tu payes d'avance un Indien, y se ferait couper en morceaux plutôt que te manquer de parole» (HAR, p. 42).

Fidèles à l'image du nomade, Monge, Lengrand et Raoul, placent la liberté au-dessus de tout. Ils ont un côté «mauvais garçon» et on ne peut les imaginer soumis à une loi quelconque. Dès le début d'*Un homme se penche sur son passé*, Monge et son engagé, Napoléon, font passer la frontière à leurs chevaux d'une manière plutôt illicite. «Nous sommes deux contrebandiers sans remords» (HPSP, p. 25). Raoul, pour sa part, ne dédaigne ni l'alcool ni les grossièretés. En parlant de la lame de sa hache, il dit: «Une vraie pute [...]. À peine tu lui parles du bois, v'là qu'elle commence à jouir» (HAR, p. 129). Farouchement indépendant, il se méfie des entrepreneurs, préférant de loin travailler à son compte. «On se fera plus de sous avec les fourrures qu'en se crevant la paillasse pour des contracteurs. Je les connais, ces gars-là, ça bouffe la laine sur le dos des travailleurs!» (HAR, p. 116-117). À son tour, Cyrille Labrèche, le héros de *Miserere*, refuse de se soumettre à l'autorité et préfère construire sa maison à l'écart. Dans ce contexte, les représentants de la loi incarnent l'ennemi dont il faut se méfier. Dans *Amarok*, les gens se rangent du côté de Ti-Max qui a pourtant tué un sergent de la police militaire. Catherine manifeste son hostilité à l'égard des sergents: «Sans nous, ici où tu viens traîner tes bottes, y aurait rien. La loi, on t'a pas attendu pour la faire!» (AMA, p. 72). Pour le lecteur, qui se sent parfois à l'étroit dans le cadre de la société, l'attitude rebelle des héros est réjouissante.

L'existence sociale des individus se construit autour de deux pôles, l'un majeur, celui de l'ordre social, imposé par l'appareil de légitimation du système social, et l'autre mineur, constitué par les diverses formes de résistance à cet ordre, et source de dissidence, soit réelle (dans des pratiques secrètement illégitimes: fraude, adultère, toxicomanie, sabotage divers), soit imaginaire. Si l'on entend par exotisme tout «lieu autre» pouvant figurer un espace de liberté par rapport aux contraintes jugées normales de la vie quotidienne, ce lieu apparaît comme support imaginaire de dissidence [...]⁶.

Toutefois, il ne faut pas croire que les héros sont de véritables brutes. Car, bien que leur côté rebelle soit assez développé, ils demeurent tout à fait civilisés afin que le lecteur puisse s'identifier à eux. Monge et Lengrand ont ainsi reçu une excellente éducation. Raoul n'a pas la même formation, mais il connaît les bonnes manières. Il se montre attentionné auprès d'Éléonore qui avait pourtant tenté de le dénoncer (AMA, p. 198). En fait, les héros obéissent tout de même à certaines règles. À plusieurs reprises, il est question d'une loi particulière à ces espaces. Constantin-Weyer parle de la «loi tacite du Grand Nord» (SOU, p. 79). Clavel va dans la même direction: «Souvent, ces dévotés de grands espaces comptent davantage d'amis chez les Indiens que parmi les gens de leur propre race. Ils ont leurs règles, leurs lois écrites nulle part et qu'aucune police ne vient faire respecter» (HAR, p. 61-62). Les lois ne sont pas celles de la civilisation. «À l'aise qu'entourés de grands espaces sauvages, vivant aux frontières de la société, n'ayant pas à subir, par conséquent,

les contraintes de la vie organisée, policée, ces personnages se conforment tous, néanmoins, à un code de comportement bien strict, à la base duquel on retrouve cette très ancienne qualité que pratiquait la chevalerie du Moyen Âge: l'honneur²⁷.»

La méfiance envers la civilisation est grande. La douleur de Monge devant la fin de la Prairie a déjà été évoquée. On retrouve la même réticence à l'égard du progrès dans *Harricana*. La réaction du narrateur face à l'arrivée du train est éloquent: «Sans vergogne, ils allaient couper en deux ce qui vivait là depuis des millénaires en harmonie parfaite avec les profondeurs obscures du vieux royaume nordique» (HAR, p. 125). La construction d'un «snowmobile» suscite le même type de commentaire de la part des Indiens et des coureurs des bois: «[...] l'homme avait, en inventant le moteur, mis fin à un monde que rien jamais ne remplacerait. — À force de vouloir toujours aller plus vite, c'est sa propre mort que ce monde fou finira par attraper²⁸.»

Ce sont les lecteurs qui vivent maintenant dans ce «monde fou» évoqué dans ces romans. Parfois, ils rêvent de le quitter et de tout recommencer, ailleurs. Le genre de littérature proposée par Constantin-Weyer et Clavel leur permet d'accéder à un ailleurs et de croire qu'un tel endroit existe vraiment.

Nul — qu'il soit psychologue, psychiatre — ne connaît encore le rôle que joue, dans la psyché de chacun, l'étrécissement de la nature [...]. Faut-il s'étonner que l'Occidental, qui de la nature éprouve un besoin d'autant plus impérieux qu'il est consubstantiel à sa nature humaine, la cherche, faute de la trouver et de la sentir autour de lui, au pays des Indiens et, oubliant sa dureté, l'imagine d'une essence et d'une existence édénique, qui l'enfièvent²⁹.

Dans un monde qui tend à l'uniformisation, dans lequel l'architecture, le cinéma, et, de plus en plus, les systèmes politiques et économiques sont partout les mêmes, le besoin d'exotisme demeure. Le succès de Bernard Clavel, soixante ans après Constantin-Weyer, le démontre de façon évidente. En fait, la littérature deviendra peut-être le seul espace où il sera possible de trouver des territoires vierges, inexplorés et exotiques. Il est donc permis de croire que le mythe du Nouveau Monde aussi bien que les œuvres qui lui permettent de demeurer vivant continueront encore longtemps de nourrir l'imaginaire de lecteurs en manque d'authenticité.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres étudiées

Clavel, Bernard, *Harricana*, Paris, Éditions Albin Michel S.A., 1983, 285 p.

———, *Miserere*, Paris, Éditions Albin Michel S.A., 1985, 284 p.

———, *Amarok*, Paris, Éditions Albin Michel S.A., 1987, 265 p.

Constantin-Weyer, Maurice, *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Françoise Constantin-Weyer et Union Générale d'Éditions, 1983, 253 p.

—, *Un sourire dans la tempête*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1982, 241 p.

Œuvres et articles critiques

Boichat, André-Noël, *Bernard Clavel: un homme, une œuvre*, Besançon, CRDP de Franche-Comté-CÊTRE, 1994, 310 p.

Frémont, Donatien, *Sur le ranch de Constantin-Weyer*, Winnipeg, Éditions de la «Liberté», 1932, 156 p.

Gaboury-Diallo, Lise, «Le mythe du Far West et du Grand Nord», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, printemps 1989, p. 95-106.

Gallays, François, «Faut-il brûler Clavel?», *Lettres québécoises*, n° 47, automne 1987, p. 27-29.

Guyot, Louis F., «La nature sauvage dans l'œuvre de Constantin-Weyer», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, printemps 1989, p. 111-117.

Lamy, Jean-Claude, «Bernard Clavel. La passion de la liberté», *Magazine littéraire*, n° 298, avril 1992, p. 163-167.

Landel, Vincent, «Le laboureur cèleste», *Magazine littéraire*, n° 224, novembre 1985, p. 64-66.

Motul, Roger, *Maurice Constantin-Weyer écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1982, 187 p.

Ragon, Michel, «Un romancier populaire dans les deux sens du terme», *La Quinzaine littéraire*, août 1977, n° 261, p. 21.

Rivard, Adeline, *Bernard Clavel, qui êtes-vous?*, Paris, Éditions J'ai lu, 1985, 189 p.

Tessier, Jules, «Mythe et ethnicité dans divers romans de Maurice Constantin-Weyer, inspirés par le Canada», *L'Ouest français et la francophonie nord-américaine*, Presses de l'Université d'Angers, 1996, p. 325-343.

Viau, Robert, *L'Ouest littéraire: visions d'ici et d'ailleurs*, Montréal, Éditions du Méridien, 1992, 163 p.

Ouvrages généraux

Antoine, Régis, «La relation exotique», *Revue des sciences humaines*, tome XXXVII, n° 147, juillet-septembre 1972, p. 373-385.

Berger, Yves, «Les Indiens nous manquent», *Revue d'études américaines*, n° 38, novembre 1988, p. 313-316.

Chinard, Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie E. Droz, 1934, 454 p.

Eliade, Mircea, *La Nostalgie des origines*, Paris, Éditions Gallimard, 1971, 276 p.

Gendron, Louise, «Les Français débarquent», *L'Actualité*, 15 octobre 1994, p. 38-41.

Granville, Gary N., «Les chevaliers du Far West», *Le Courrier de l'UNESCO*, septembre 1989, p. 48-53.

Javeau, Claude, «Exotisme et vie quotidienne: le cas de la littérature d'évasion», *French Literature Series*, vol. XIII, 1986, p. 122-134.

Lajoie, Gilles, «Le Québec accueilli quatre fois plus de Français qu'il y a 10 ans», *Les Affaires*, samedi 5 novembre 1994, p. 7.

Lestringant, Frank, «De l'enfer au paradis: le mythe américain», *L'Histoire*, n° 146, juillet-août 1991, p. 134-139.

L'État du monde 1996, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1996, 697 p.

Mathé, Roger, *L'Exotisme: d'Homère à Le Clézio*, Paris, Éditions Bordas, 1972, 223 p.

Morency, Jean, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, 258 p.

Perreault, Pierre, «Réponse de Menaud à Savard. Le royaume des pères à l'encontre des fils», *Le Devoir*, 28 janvier 1978, p. 33.

Savard, Félix-Antoine, *L'Abatiss*, Ottawa, Fides, 1969, 167 p.

NOTES

1. Jules Laforgue, *Rêve de Far West*, cité par Roger Mathé, *L'Exotisme: d'Homère à Le Clézio*, Paris, Éditions Bordas, 1972, p. 152-153.
2. Les références aux œuvres du corpus seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, sous la forme suivante: *Un homme se penche sur son tempête*: HPSP; *Un sourire dans la tempête*: SOU; *Harricana*: HAR; *Amarok*: AMA.
3. Jean Morency, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, p. 10.

4. Cité par Mircea Eliade, *La Nostalgie des origines*, Paris, Éditions Gallimard, 1971, p. 153.
5. Yves Berger, «Les Indiens nous manquent», *Revue française d'études américaines*, n° 38, novembre 1988, p. 314.
6. Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie E. Droz, 1934, p. 102.
7. Ce qui lui a d'ailleurs durement été reproché par le cinéaste Pierre Perreault dans un texte pu-

blié en réaction au «Testament politique» de M^{re} Félix-Antoine Savard. Dans cet article, Perreault montre l'envers de la médaille, soit la misère des colons abitibiens et ce qu'il appelle la «défaite de l'Abitibi». Pierre Perreault, «Réponse de Menaud à Savard. Le royaume des pères à l'encontre des fils», *Le Devoir*, 28 janvier 1978, p. 33.

8. François Gallays, «Faut-il brûler Clavel?», *Lettres québécoises*, n° 47, automne 1987, p. 29.
9. Jean-Claude Lamy, «Bernard Clavel. La passion de la liberté»,

La pérennité du mythe du Nouveau Monde

Magazine littéraire, n° 298, avril 1992, p. 163.

10. Gilles Lajoie, «Le Québec accueille quatre fois plus de Français qu'il y a 10 ans», *Les Affaires*, samedi 5 novembre 1994, p. 7.

11. Louise Gendron, «Les Français débarquent», *L'Actualité*, 15 octobre 1994, p. 38.

12. Roger Mathé, *L'Exotisme: d'Homère à Le Clézio*, p. 14.

13. Valéry Larbaud, dans *Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1928, cité par Roger Motut dans *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1982, p. 90-91.

14. Robert Viau, *L'Ouest littéraire: visions d'ici et d'ailleurs*, Montréal, Éditions du Méridien, 1992, p. 58.

15. Il s'agit en fait de la rivière Harricana. L'utilisation du terme «fleuve» révèle ici, d'une part,

l'identité du destinaire (française) et la volonté de mythifier le pays.

16. Adeline Rivard, *Bernard Clavel, qui êtes-vous?*, Paris, Éditions J'ai lu, 1985, p. 161.

17. François Gallays, *loc. cit.*, p. 28.

18. Ces quelques exemples ne constituent qu'un petit échantillon de ce qui se retrouve dans les romans du corpus. Étant donné le cadre restreint de cette étude, il a fallu choisir les exemples qui semblaient les plus représentatifs de la méthode des auteurs. Il en sera de même pour les exemples ultérieurs.

19. Roger Mathé, *L'Exotisme: d'Homère à Le Clézio*, p. 16-17.

20. Robert Viau, *op. cit.*, p. 64.

21. Régis Antoine, «La relation exotique», *Revue des sciences humaines*, tome XXXVII, n° 147, juillet-septembre 1972, p. 374.

22. Gary N. Granville, «Les chevaliers du Far West», *Le Courrier de l'UNESCO*, septembre 1989, p. 52.

23. Robert Viau, *L'Ouest littéraire: visions d'ici et d'ailleurs*, p. 71.

24. François Gallays, «Faut-il brûler Clavel?», p. 27.

25. Gary N. Granville, *loc. cit.*, p. 48.

26. Claude Javeau, «Exotisme et vie quotidienne: le cas de la littérature d'évasion», *French Literature Series*, vol. XIII, 1986, p. 129.

27. François Gallays, *loc. cit.*, p. 28.

28. Bernard Clavel, *Miserere*, Paris, Éditions Albin Michel S.A., 1985, p. 243.

29. Yves Berger, «Les Indiens nous manquent», p. 315-316.